

Prochain dossier :  
Les enjeux de l'internement psychiatrique

## Débat. Peut-on baisser le son en concert?

### Chacun a le droit de savoir à quoi il s'expose

Jean-Louis Horvilleur

audioprothésiste,  
spécialiste de la santé  
auditive à la Semaine du son

L'audition est un capital, maximal à la naissance, qui s'use plus ou moins vite et peut se dégrader prématurément par une surexposition aux sons forts. Il faut donc pouvoir faire des pauses sonores. Mais en concert, le plaisir endort la vigilance. Quand le public a payé sa place, qu'il est dans la fosse, il n'a pas envie de s'éloigner de la scène. Les dommages peuvent survenir très vite, bien avant le seuil de douleur de 120 décibels. Et on ne se rend compte d'une perte d'audition que quand le son s'arrête et qu'il est trop tard.

Trois signes doivent alerter. La sensation de « coton dans les oreilles » indique souvent une hypoacousie, une perte que l'on peut

espérer temporaire, mais si elle persiste après une nuit de sommeil, il faut consulter. Le bourdonnement ou sifflement dans l'oreille est synonyme d'acouphène. L'impression que tous les sons sont trop forts, quand le moindre bruit devient insupportable, est plus rare, mais signale elle aussi un trauma.

Un son bien réglé doit permettre d'avoir du plaisir en concert sans être victime de dégâts invisibles. Chacun a le droit de savoir à quoi il s'expose. Les personnes les plus fragiles peuvent perdre en une soirée dix à quinze ans de bonne santé auditive. Il faut donc améliorer les réglages sonores, mettre à niveau le matériel, offrir des incitations fiscales aux professionnels du spectacle pour cet investissement sur la santé publique. On ne doit pas imposer des dommages irréversibles à un public qui ne s'y attend pas. Les limites sonores, comme en sécurité routière les limites de vitesse, sont les seuls moyens efficaces.

Recueilli par Nathalie Lacube

### Une limite difficile à appliquer

Jean-Paul Roland

Directeur des Eurockéennes de Belfort et coprésident de la fédération internationale de festivals De Concert!

Le nouveau décret prévoit une limite de 102 décibels durant quinze minutes « en tout point accessible au public », pour tous les lieux diffusant de la musique. Elle sera difficile à appliquer à des réalités très différentes. Par exemple, pour les Eurockéennes, festival à 33 000 personnes par jour, comme pour la Poudrière à Belfort, salle de 250 places que je dirige aussi.

Baisser le son, on y est sensibilisé, et les Eurockéennes respectent les normes. Mais sur notre festival en plein air, la régie est à 60 mètres de la scène, dans une grande plaine en pente où les contrastes climatiques sont énormes. Une réception de la musique par tous sans dépas-

ser les nouvelles limites impliquerait d'éloigner le public à 15 mètres de la scène. La question est encore plus complexe pour les basses fréquences.

Avec De Concert!, nous sommes engagés dans une démarche de protection de la santé des festivaliers depuis des années. Pas question de jouer à pleine puissance, c'est sur les contrats des artistes, et nous travaillons sans cesse sur la réduction des nuisances sonores. Mais un grand festival dépend aussi des esthétiques qui peuvent paraître fortes, comme le métal et l'électro. Et nous avons l'obligation de diffuser le son le plus équitablement possible pour que même ceux qui sont loin entendent.

Les festivals redoutent d'être les boucs émissaires d'une législation qui va ouvrir la voie à de nombreux recours en justice, alors que les dommages auditifs causés par l'écoute quotidienne au casque à des niveaux très élevés ne sont pas pris en compte comme ils devraient l'être.

Recueilli par Nathalie Lacube

## le livre



### Quelques jours à vivre

De Xavier Bétaucourt et Olivier Perret, Delcourt, 128 p., 14,95 €

Depuis près de vingt ans, l'unité de soins palliatifs de l'hôpital de Roubaix (Nord) accueille et accompagne les personnes en fin de vie dans leurs derniers instants. C'est le quotidien de cet endroit, méconnu et un peu effrayant, que les auteurs de cette bande dessinée ont choisi de raconter.

Ce documentaire réalisé en immersion donne à voir l'ambiance, le rythme, la réalité de ce que vivent soignants et patients. On suit plusieurs de ces derniers, certains tout juste entrés dans le service, d'autres, « pensionnaires » de longue date. Certains ont peur, d'autres gardent leur humour, un autre encore tient à épouser sa compagne avant de mourir.

### Évidemment, la mort est à chaque page.

Évidemment, la mort est à chaque page, mais sans fausse pudeur, ni obscénité. Le récit fait la part belle au point de vue du personnel médical : leur parcours, leur rapport à cette mort omniprésente, la manière dont ils accompagnent les proches, leurs coups de déprime aussi. Même la question de l'euthanasie est abordée, sans a priori ni militantisme.

« Faut pas croire, médicalement, c'est très riche ici. On traite plein de symptômes différents. » À l'image de ces mots d'un médecin « interviewé » par les auteurs, l'album met à mal bien des idées reçues sur les soins palliatifs. Et, à plusieurs reprises, élargit intelligemment son propos en expliquant quelques éléments d'histoire de la médecine, ou en présentant des rites funéraires du bout du monde, qui illustrent d'autres visions de la mort. Ces parenthèses offrent des respirations bienvenues, au milieu d'une lecture extrêmement poignante, douloureuse même. Un très bel hommage à ceux qui ont fait le choix de soigner ceux qui n'espèrent plus guérir.

Gauthier Vaillant

**Science.** Pour la première fois en France, des géologues forent à l'endroit où, il y a 200 millions d'années, une météorite se serait écrasée.

## L'anomalie géologique de Rochechouart



Échantillons de roches avec des impacts. Jean-Luc Kokel/Biosphoto

« Vous avez une pépite sous les pieds! », s'était enthousiasmé lors d'une visite à Rochechouart en 2011 l'astrophysicien franco-canadien Hubert Reeves. Pourquoi donc un tel enthousiasme de la part d'un homme connu pour sa sagesse et son calme? Parce que, voici « environ 200 millions d'années, avant le jurassique et avant même la séparation des continents, une météorite de près d'un kilomètre de diamètre et de 6 milliards de tonnes s'est écrasée ici, à la vitesse de 72 000 km/h », explique Pierre Poupard, conservateur de la réserve naturelle Rochechouart-Chassenon, située à 40 km au sud-ouest de Limoges.

Inutile de préciser que l'atterrissage d'un tel bolide sur Terre a laissé des traces. Mais ce qu'on appelle l'astroblob (du grec *blêma*, coup, jet), un cratère formé par la chute d'une météorite, partiellement détruit par l'érosion ou recouvert par des sédiments, est difficilement décelable.

De septembre à mi-décembre, Philippe Lambert, astrogéologue, ancien ingénieur au Bureau de recherches géologiques et minières (BRGM) et aujourd'hui directeur du Centre international de recherche sur les impacts et sur Rochechouart (Cirir), a foré le sol de granit, de gneiss et de roche fondue (impactite) pour remonter des carottes de roche qui attisent la curiosité de planétologues et exobiologistes dont

celle de Sylvain Bouley, à l'université Paris-Sud. Eh oui, ce n'est pas tous les jours qu'on explore « l'unique astroblob de France », un objet scientifique qu'Hubert Reeves, qui parraine le projet, connaît bien puisqu'il en existe au Québec, à Charlevoix et à Manicouagan.

Concrètement, un tel impact équivaut à l'explosion de plusieurs milliers de bombes atomiques, qui a littéralement vaporisé le projectile, supprimé toute vie – foisonnante à l'époque, entre amphibiens et reptiles – dans un rayon de 200 km, engendré un lac de lave et durablement modifié le sol. Témoignage rare en Europe occidentale, l'impact de Rochechouart a la particularité d'être situé tout près de la surface et ressemble à « une assiette creuse aux rebords érodés ». « On marche dessus! Il n'y a pas de couche sédimentaire à creuser pour l'atteindre », jubile Philippe Lambert.

En tout 20 carottes seront prélevées d'un à 120 mètres de profondeur, en huit sites choisis sur les 50 hectares que comporte la réserve. D'un coût total de 150 000 €, financés à 80 % par l'État et l'Union européenne, cette campagne pourrait être le début d'une vaste aventure scientifique. Une fois traités et archivés, les échantillons de roches de l'astroblob de Rochechouart pourront être prêtés ou donnés dans le cadre de recherches.

Denis Sergent